MATELOTS ET MATELOTTES,

TABLEAU-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. DUMERSAN ET DUPEUTY,

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Variétés, le 13 août 1840.

DISTRIBUTION :

Mme BATIFOL, habilleuse émérite du théâtre de l'Opéra	Mlle FLORE.
ELVIRE, du corps de ballet de l'Opéra.	Mlle ESTHER.
JULIA, du corps de ballet de l'Opéra.	Mlle CLARA.
NATHALIE, du corps de ballet de l'Opéra.	Mlle ALICE OZY.
PLUSIEURS DEMOISELLES, du corps de ballet de l'Opéra.	
ADHÉMAR BEAUTREILLIS	M. HYACINTHE.
LÉON, amant d'Elvire	M. DUSSERT.
CHAUVIN, aubergiste et pêcheur	M. ÉDOUARD.
CADET, garçon de cabaret	M. ÉMILE.
TOINON, fille de cabaret	Mlle LAVERNIE.

La scène est au Moulin de Javelle.

Une salle basse, ou espèce de hangar, donnant sur la rivière, que l'on voit au fond. Table, bancs, chaises de paille; à gauche, un grand fauteuil; à droite, grande fenêtre basse.

SCÈNE I.

CHAUVIN, CADET, TOINON.

TOINON, récurant un grand chaudron avec une poignée d'oseille et du grès.

Me donne-t-il du mal, ce grand chaudron à matelottes.

CADET, criant du dehors.

M. Chauvin !.. il arrive, il arrive, le poisson !

(Il paraît avec une hotte sur le dos.)

TOINON, criant.

Not' bourgeois, v'là Cadet !

CHAUVIN, entrant.

Ah ! c'est donc toi, lambin ? J'espère que tu y mets le temps, pour venir du carreau de la Halle au moulin de Javelle.

CADET.

Écoutez donc, bourgeois, je n'ai que mon dos pour commissionnaire, et mes jambes pour omnibus.

CHAUVIN.

Enfin, te v'là. J'attendais ma provision de poisson avec impatience ; c'est aujourd'hui que la société des canotiers vient manger la fine matelotte. La Halle était-elle bien fournie ?

CADET.

Oui, de marée... J'ai eu une peine à trouver du poisson d'eau douce !..

CHAUVIN.

C'est donc comme dans la rivière ; les bateaux à vapeur font un tort à la pêche !

TOINON.

Les poissons n'aiment pas la fumée.

CADET.

Parce qu'il n'y a pas de fumée sans feu ; ils pensent qu'on va les cuire... ça a de l'instinct, ces aquatiques.

CHAUVIN.

Va porter ça bien vite à la boutique de mon bateau. Ces Parisiens me disent toujours : Votre poisson est-il bien frais ? Et quand ils le voient dans l'eau, ils se figurent que la matelotte est indigène.

CADET.

Que je suis bête, moi ! j'écoute ce que vous dites, avec mon hotte sur le dos ; c'est une bonne charge. Bonjour, Toinon.

(Il va pour l'embrasser.)

TOINON, lui frottant la figure avec son oseille.

As-tu fini, gamin ?

CADET.

Aïe ! le nez !

CHAUVIN.

Veux-tu courir, libertin ! (Cadet sort.)

SCÈNE II.

CHAUVIN, TOINON.

CHAUVIN.

Je le renverrai, ce drôle-là ; il veut toujours t'embrasser.

TOINON.

C'est vrai; il est aussi embêtant que vous.

CHAUVIN.

Moi, c'est différent; je suis le bourgeois.

TOINON.

Eh ben, vous m'embrasserez quand je serai la bourgeoise. (Elle s'en va.)

CHAUVIN.

Où vas-tu donc?

TOINON.

A la rivière, rincer mon chaudron.

CHAUVIN.

Ah! dis-moi, si tu vois les canotiers?

TOINON.

Je ne les connais pas, je ne les ai pas encore vus. Qu'est-ce que c'est donc que ça, bourgeois, les canotiers?

CHAUVIN.

C'est une nouvelle mode de marins d'eau douce... d'aimables parisiens qui se déguisent en matelots, et qui ayant vogué, ramé, barbotté toute la journée, viennent ensuite dévorer mes matelottes... Du reste, tous jeunes gens comme il faut... des fils de banquiers, de pairs de France, de commissaires de police.

TOINON.

Bon! ça m'amusera de les voir... des jeunes gens de Paris, ça doit être généreux. Je les prierai de ne pas oublier la fille, et, avec les pour-boires, je m'amasserai une dot.

CHAUVIN.

Toinon, pour une Champenoise, je te trouve très spirituelle... et quand tu auras une dot, il ne te faudra plus qu'un mari, je me charge de te le trouver.

TOINON.

Je le trouverai bien moi-même.

CHAUVIN.

Aimerais-tu un aubergiste, un pêcheur?

TOINON.

Oui; mais pas un vieux pêcheur.

CHAUVIN.

Toinon, je te trouve moins spirituelle.

TOINON, regardant au fond.

Ah! pour le coup, v'là du monde.

CHAUVIN.

C'est-il mes canotiers?

TOINON.

Non; c'est une nuée d'hirondelles qui en descendent.

CHAUVIN.

De quoi?

TOINON.

De l'hirondelle, donc; de l'omnibus de Meudon.

SCÈNE III.

LES MÊMES, ELVIRE, JULIA, NATHALIE, PLUSIEURS AUTRES DEMOISELLES DE L'OPÉRA.

CHŒUR.

Air des Fileuses.

Allons, sylphides légères,
Livrons-nous à la gaîté;
Pour nous, pauvres prisonnières,
C'est un jour de liberté.

ELVIRE, avec gravité.

Mais des mœurs, Mesdemoiselles,
Nous somm's, retenez bien ça,
D'innocentes jouvencelles,
C' n'est pas ici l'Opéra.

TOUTES.

Allons, sylphides légères, etc.

CHAUVIN.

Mesdames, que désirez-vous? que faut-il vous servir?

ELVIRE.

Rien.

CHAUVIN.

Je suis renommé pour les matelottes; est-ce ça qui vous amène?

ELVIRE.

Non.

CHAUVIN.

Voulez-vous vous rafraîchir?

ELVIRE.

Nous n'avons pas soif.

CHAUVIN.

Voulez-vous vous reposer?

ELVIRE.

Nous ne sommes pas fatiguées.

CHAUVIN.

Ces dames m'ont l'air de la plus haute volée.

ELVIRE.

Pour qui nous prenez-vous?

CHAUVIN.

Pour des marquises, ou bien des marchandes de modes.

ELVIRE.

Fi donc! Nous sommes des dames du corps de ballet de l'Opéra.

CHAUVIN.

Alors, vous attendez des messieurs?

ELVIRE.

Gargotier, ceci frise l'indiscrétion.

CHAUVIN.

Cependant, il faudrait savoir...

ELVIRE.

Vous taire! Allez à vos fourneaux, on vous appellera quand on aura besoin de vous.

CHAUVIN, à Toinon.

Cette dame n'est pas caressante.

TOINON, à Chauvin.

J'voudrais bien entrer dans ce régiment-là, moi.

CHAUVIN.

Champenoise, décidément, vous êtes une bête! (Ils sortent ensemble.)

SCÈNE IV.

ELVIRE, JULIA, NATHALIE, LES AUTRES DEMOISELLES.

JULIA.

Ah ça! ma bonne, nous t'avons suivie de confiance; vas-tu nous dire maintenant, pourquoi tu nous as emballées dans une hirondelle, pour venir au moulin de Javelle, et quel mystère couvre ce voyage pittoresque à la banlieue?

ELVIRE.

Votre confiance ne sera pas trompée. Connaissez-vous M. Adhémar Beautreillis?

TOUTES.

Non.

ELVIRE.

Ni moi non plus; mais nous allons faire sa connaissance.

JULIA.

Est-ce que c'est lui qui paie?

ELVIRE.

C'est lui qui doit payer.

JULIA.

Nous ne l'en empêcherons pas.

ELVIRE.

Vous avez trop bon cœur pour ça.

NATHALIE.

Qu'est-ce que c'est que cet Adhémar? un secrétaire d'ambassade, ou un marchand de nouveautés?

ELVIRE.

Ni l'un, ni l'autre, c'est le fils d'un député de l'extrémité d'un centre, qui est arrivé, il y a un an, de son département, pour apprendre à Paris les belles manières et l'histoire naturelle. Quoique fort avare de caractère, il s'est faufilé parmi quelques lions. J'ai su cela d'un ces animaux, qui est ami du mien, et qui m'a appris pourquoi Léon m'avait fait l'inconvenance de se brouiller avec moi... Ah! mon Dieu, oui, sans me donner le temps de prouver mon innocence... M. Léon m'a envoyé un petit poulet très dur, où il me souhaitait bien du plaisir avec le bel Adhémar, et m'annonçait qu'il allait partir... et ça, juste la veille de mon terme.

JULIA.

Ils n'en font jamais d'autres, ces scélérats d'hommes! c'est toujours ces époques-là qu'ils choisissent.

ELVIRE.

Ah! Julia, comme tu connais le cœur humain!

Air de l'Apothicaire.

Pour subjuguer nos faibles cœurs,
Il jur'nt d'aimer toute la vie,
Mais, hélas! quand ils sont vainqueurs,
Au bout de trois mois tout s'oublie.
Oui, quand du loyer vient le jour,
Ils disparaissent sans mystère,
Et le terme de leur amour
Est celui du propriétaire.

JULIA.

Comment, tu t'es brouillée avec Léon?

ELVIRE.

Du tout. Je te dis que c'est lui qui s'est brouillé avec moi, sous le prétexte ridicule que cet Adhémar m'avait fait la cour, et que j'avais eu la soldisante faiblesse d'écouter ses vains propos d'amour, de lui donner mon portrait, et enfin, d'avoir eu, avec lui, ce que l'on appelle en Angleterre, une conversation criminelle.

(Elle baise les yeux.)

JULIA.

Ah ça! mais, comment a-t-il pu faire pour savoir ton nom et ton adresse?

ELVIRE.

C'est ce qui m'interloque.

NATHALIE.

Alors, ça n'est donc pas vrai, la conversation criminelle?

ELVIRE.

Ça ne peut pas être vrai, puisque j'ai le plaisir de ne pas connaître cet Adhémar. Pour lors, je veux me venger de l'intrigant, et prouver à Léon que je ne lui suis de rien...

JULIA.

Comment te vengeras-tu?

ELVIRE.

C'est ce que j'ignore encore. J'ai fait part de ma situation équivoque à notre amie commune, Mme Batifol, l'ancienne habilleuse de chez nous.

NATHALIE.

Celle qui met l'orthographe à notre correspondance?

ELVIRE.

C'est une femme qui a plus d'esprit qu'elle n'est grosse.

JULIA.

Et ce n'est pas peu dire.

ELVIRE.

Je lui ai demandé conseil; elle m'a conseillé de venir ici, avec vous toutes, manger une matelotte.

NATHALIE.

C'est un conseil excellent.

ELVIRE.

Elle s'est chargée du soin de ma vengeance. Je l'attends. Voilà où nous en sommes.

JULIA.

Du moment que Mme Batifol en est, j'ai confiance: elle m'a raccommodée avec Alfred.

NATHALIE.

Elle a fait payer mes dettes par Frédéric.

ELVIRE.

Ma mère, ayant négligé mon éducation littéraire, elle écrit mes lettres et rédige les mémoires de ma blanchisseuse et de ma cuisinière, en faveur du don que je lui fais de quelques robes et de mes vieux chapeaux. Cette femme, nourrie dans l'Opéra, en connaît les détours; je me suis fiée à son expérience...

Mme BATIFOL, au dehors, fredonnant.

Sur cet autel sacré,
Viens recevoir...

ELVIRE.

Je crois l'entendre... Oui, elle chante un air de *la Vestale*... Oh! voyez donc, Mesdemoiselles, ce sac de nuit!

JULIA.

Est-ce qu'elle apporte avec elle, tous les costumes du magasin?

SCÈNE V.

LES MÊMES, Mme BATIFOL, portant un sac de nuit, TOINON.

TOUTES.

Bonjour, Mme Batifol!

Mme BATIFOL.

Bonjour, mes petits anges... tiens, Toinon, porte mon ridicule dans ta chambre, aies-en bien soin, et que ça ne soit pas chiffonné... comme ton petit minois. (Aux demoiselles.) Bonjour, mes tourterelles!

TOUTES.

Bonjour, Mme Batifol.

Mme BATIFOL, les regardant.

Négligé de campagne... pas mal... un peu simple seulement... par exemple, Nathalie, où as-tu pris ce col, hein? Toi, Julia, il faudra acheter des sous-jupes-Oudinot... ça se porte très bien!

NATHALIE.

Eh bien, Mme Batifol, et votre noce à laquelle vous deviez nous inviter?..

Mme BATIFOL.

Mon hymen, retardé, ma chère, et vous saurez bientôt pourquoi; mais je n'ai pas envie de rester veuve, j'ai été si heureuse avec mes trois premiers!

ELVIRE.

Trois militaires, je crois?

Mme BATIFOL.

Oui, ma petite. (Avec sensibilité.) Vous savez que j'ai toujours eu une grande attache pour l'armée... mon premier mariage se fit sous l'Empire... j'étais encore dans mon printemps, ah!

Air : Toi qu' connais les hussards de la garde.

Qu'elle était bell' cette garde impériale,
Son souvenir fait palpiter mon cœur,
Non, sur la terre ell' n'avait pas d'égale,
Pour la beauté comme pour la valeur.

Au Carrousel, défilant la parade,
Un grenadier qu'à Vienne on décora,
Au son du fifr' me lançant une œillade,
Comme de Vienn' de mon cœur s'empara.

Qu'elle était bell' cette garde impériale,
Son souvenir fait palpiter mon cœur,
Non, sur la terre ell' n'avait pas d'égale,
Pour la beauté comme pour la valeur.

Mais un boulet, hélas! me rendit veuve,
Autour de nous, gloire, amour, tout changea,
Et de mon cœur encor mis à l'épreuve,
De Louis dix-huit, un hussard s'empara...

Qu'elle était bell' cette garde royale,
Son souvenir fait palpiter mon cœur,
Non, sur la terre ell' n'avait pas d'égale,
Pour la beauté comme pour la valeur.

Quant au dernier dont j' partageai la chaîne,
Ce noble époux, qui m'a laissé son nom,
Était sapeur dans la gard' citoyenne,
Troisièm' légion, quatrièm' bataillon...
Ah! qu'elle est bell' cette gard' nationale,
Son noble aspect fait palpiter mon cœur,
Non, sur la terre elle n'a pas d'égale,
Pour la beauté comme pour la valeur.

ELVIRE.

Savez-vous qu'on pourrait vous appeler la veuve de la grande armée?

Mme BATIFOL.

Je n'accepte pas cette qualification; habilleuse émérite, long-temps attachée à l'Opéra, je crois y avoir laissé une réputation digne de l'endroit.

ELVIRE.

C'est connu, mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit, vous savez qu'il est question de me venger.

Mme BATIFOL.

Oui, d'un *fade*, qui s'est permis de te compromettre vis-à-vis de Léon.

ELVIRE.

En profitant pour cela du moment que j'étais en Angleterre pour ma santé. Que c'est bête!

Mme BATIFOL.

Tu n'es pas la seule, chère amie, ce grand polisson fait son état de compromettre, il paraît que c'est sa passion.

JULIA.

Qui donc a-t-il encore compromis?

Mme BATIFOL.

Moi, mes enfans, moi-même.

NATHALIE.

C'est donc une *monomalie*.

Mme BATIFOL.

Vous savez, mes petites colombes, que je suis comme qui dirait née dans l'Opéra, puisque j'ai habillé ces dames et ces demoiselles pendant plus de vingt-cinq ans... Ah! si on avait voulu me laisser débuter!.. quelle voix! j'avais une voix de tonnerre... M. Espontini, qui me portait beaucoup d'intérêt, m'appelait Trombonne... c'était un petit nom d'amitié... ce bon M. Espontini, c'est moi qui ai habillé sa vestale... sans compter une foule d'autres qui n'en étaient pas... ah! que de corsets, que de maillots fallacieux!.. je peux dire que j'en ai fait des véous *callipiches*.

JULIA.

Qu'est-ce que c'est que ça?

Mme BATIFOL.

C'est un terme de finance, que vous ne connaissez pas.

ELVIRE.

Tout ça c'est bon... mais ça ne nous dit pas.

Mme BATIFOL.

M. Gardel, qui me tutoyait... me disait un jour, petite : Pourquoi ne te lances-tu pas dans les amours, surtout dans les graces?.. je trouve que tu serais très bien dans les graces... tu y serais bien claquée...

ELVIRE.

Mais notre affaire?

Mme BATIFOL.

M. Vestris, qui me tutoyait aussi...

ELVIRE.

Très bien, très bien... mais notre affaire...

Mme BATIFOL.

J'y saute; on n'a pas vu tant d'entrechats, sans en conserver la passion, et ne pouvant pas frétiller devant la rampe, je m'en donne à cœur joie, quand vient le temps des bals, où toutes les femmes sont jeunes et jolies sous le masque.

ELVIRE.

Après?

Mme BATIFOL.

Je n'ai pas manqué, l'hiver *dernière*, une séance de Musard et de la Renaissance : à ces raouts, je me permis de faire la conquête d'un jeune polichinelle... moi, j'étais en sylphide, comme Mlle Taglioni, avec des ailes et un loulou... le polichinelle, c'était ton grand *fade*, il me paya une quantité de soupers, et me fit une plus grande quantité de promesses. J'avalai tout cela, je lui donnai plusieurs rendez-vous, toujours sous le masque, et il y vint toujours avec un faux nez orné de moustaches.

ELVIRE.

Mais quel rapport a ce faux nez?

Mme BATIFOL.

Voilà ; c'est qu'il était faux comme son nez ; moi, cornichonne, je crus à ses discours frivoles, et pourtant, j'avais été prévenue par Mme Ratapon, une de mes camarades de pension... de la pension où je dîne... elle me disait :

Air des Laveuses du couvent.

Prends garde, femme brune et blanche,
Au bal, quand tu vas le dimanche,
A la R'naissance ou chez Musard,
Ce cavalier qui te reluque,
Cache des crim's sous sa perruque,
Il fait le câlin, le jobard...
C'est un abonné de Chicart...
Femme, (bis.) il te promet cach'mir', carrosse,
Mais, crains de donner dans la bosse,
D'un polichi... d'un polichinel', trompeur et cafard.

Je voulus le faire expliquer *catogoriquement*, il renifla, voulut *s'évaser*, je voulus le retenir, et son nez me resta dans la main, seul gage de ses sermens.

ELVIRE.

Vous voilà bien avancée.

Mme BATIFOL.

Plus que tu ne crois, tes renseignemens m'ont remise sur sa piste ; ton *fade*, c'est le mien ; tu es compromise, je le suis ; tu veux te venger, je fais d'une pierre deux coups, et notre grand drôle va savoir aujourd'hui que si les danseuses ont le pied léger, elles ont la main lourde.

ELVIRE.

Je commence à comprendre la charade.

Mme BATIFOL.

Tu n'as pas manqué, selon mes conseils, de lui écrire qu'il serait reçu ici membre des canotiers ?

ELVIRE.

Je lui ai fait écrire par M. Oscar, l'ami de mon ex-ami.

Mme BATIFOL.

Bon... premier lazzi... maintenant, mes petites poules, aimez-vous les parties sur l'eau ?

TOUTES.

Oui.

Mme BATIFOL.

Aimez-vous le vin de Champagne ?

TOUTES.

Oui.

Mme BATIFOL.

Aimez-vous le poisson ?

TOUTES.

Oui.

Mme BATIFOL.

Aimez-vous les farces ?

TOUTES.

Oui.

ELVIRE.

Nous aimons tout.

Mme BATIFOL.

Eh bien, je vous promets un bateau de vin de Champagne, du poisson, des farces et de tout.

ELVIRE.

Mais tous ces Messieurs les canotiers, que nous avons envoyés de côté et d'autre, comment pourront-ils le recevoir ?

Mme BATIFOL.

Enfans que vous êtes ! il sera reçu, et de la bonne manière, foi de femme Batifol ! quant à ta vengeance, il s'agit en même temps de mystifier ce jeune Bédouin, et de prouver à M. Léon, quand il reviendra de ses voyages, qu'il n'a existé aucune circonstance entre cet imbécille et toi... Mesdemoiselles, vous serez toutes témoins, vous lèverez la main.

TOUTES, excepté Elvire.

Nous jurons de dire la vérité, rien que la vérité.

ADHÉMAR, en dehors.

Cocher de cabriolet, rendez-moi la monnaie de 5 francs.

Mme BATIFOL.

Chut... écoutez... j'entends une voix criarde qui ressemble horriblement à la sienne... oui ! c'est lui...

ENSEMBLE.

Air de Pretty.

Mme BATIFOL.

Suivez-moi, chacune à son rôle ;
Notre monstre arrive déjà...
Je saurai vous venger du drôle,
Comme dans un vieil opéra.

ELVIRE ET LES AUTRES.

Suivons-la, chacune à son rôle ;
Notre monstre arrive déjà...
Elle veut nous venger du drôle,
Comme dans un vieil opéra.

(Elles sortent.)

SCÈNE VI.

ADHÉMAR, tenant un parapluie ouvert.

C'est bien ici... *au Barbillon galant*... (Sur le devant de la scène.) Tiens... il ne pleut plus... (Levant le nez en air.) Non... pas une goutte sur l'organe de l'odorat... fermons ce riflard, et occupons-nous de notre correspondance... (Il lit.) « Mon cher Adhémar, on te croit parfaitement bête... » (S'interrompant.) C'est un ami qui m'écrit... (Reprenant.) « Tu passes pour un » idiot, pour un crétin.... » (S'interrompant.) Franchise qui m'honore peu. (Continuant.) « Il » faut faire cesser ces bruits ridicules... viens » donc demain au moulin de Javelle, *au Barbil-* » *lon galant*, et nous te recevrons membre de » la Société des Canotiers, où tu seras forcé de » ne plus passer pour un imbécille... Ton ami, » OSCAR. » (Il ferme la lettre.) D'après cette épître à la Sévigné, je me suis transporté au rendez-vous. L'instant de ma réception approche, et j'aurais désiré me présenter avec tous mes avantages... je crains que la locomotion d'un myriamètre n'ait dérangé la chevelure bouclée que me fournit M. Delignon... Dieu ! que je suis fâché de ne pas avoir un miroir. J'aime à mirer mes yeux dans mes propres yeux.... je me semble si beau, si beau, que si j'étais femme, je me jeterais à mes genoux.... une chose m'inquiétait, pourtant..... pour être reçu canotier, il faut prouver au moins une bonne fortune... et je n'ai qu'un souvenir un peu douteux, du bal de la Renaissance... or...

qu'ai-je fait... je me suis procuré un petit livre un peu scandaleux, une liste des demoiselles de l'Opéra, pour 50 centimes, avec leurs noms et leurs adresses... une de ces nonnes de *Robert-le-Diable* se trouve précisément à Londres... j'ai affirmé audacieusement que cette beauté absente était mon inconnue de la Renaissance, et je me suis permis de la compromettre indignement... c'est d'autant plus ingénieux que l'homme honorable qui lui vent du bien est parti pour les régions étrangères; enfin, grace à ma syrène supposée, je vais être inséré parmi ces tritons tant soit peu maritimes. Je vais devenir un particulier amphibie, comme l'hippopotame, le crocodile et même le phoque, vulgairement dénommé veau marin, par M. de Buffon.

Air du Calife de Bagdad.

Ovide, dans l'art poétique,
Nous enseigne que le triton,
Cet animal mythologique
Tient de l'homme et de l'esturgeon.
On m'appelle monstre aur terre,
Mais citoyen de l'onde amère,
Je s'rai plus beau, plus frais enfin,
Quand je serai monstre marin.
Nageant, plongeant, comme un marsouin
Je veux être monstre marin,
J' veux être reçu monstre marin.

(Cherchant partout.) J'éprouve le besoin d'un miroir.

SCÈNE VII.

Mme BATIFOL, ADHÉMAR.

ADHÉMAR, se retournant.

Ah! ah! voilà du monde... (Examinant Mme Batifol.) Ce n'est point un canotier.

Mme BATIFOL, feignant la surprise.

Eh mais, si je n'ai pas la berlue, c'est le bel Adhémar...

ADHÉMAR.

Comment! elle me connait?

Mme BATIFOL.

L'ami, de monsieur r'Oscar! (A part.) C'est bien mon polichinelle de cet hiver.

ADHÉMAR.

Seriez-vous la maitresse de ce bouchon?

Mme BATIFOL.

Je ne suis la maitresse de personne.

ADHÉMAR.

Vous êtes bien faite...

Mme BATIFOL.

J'ai été plus mince, du temps de la *Caravane*. M. Grétry, qui me tutoyait, me disait alors, en pressant ma taille de guêpe: « Petite, en fait de caravanes, j'aimerais assez à en faire avec toi...» Il était fort jovial, ce bon Grétry.

ADHÉMAR, à part.

Qu'est-ce qu'elle me chante, celle-là, avec ses caravanes?

Mme BATIFOL.

A la même époque, le premier consul, qui ne me tutoyait pas...

ADHÉMAR, l'interrompant.

Pardon, pardon, vous me contez là un tas de biographies... je ne suis pas venu ici pour ça, je suis venu pour la Société des Canotiers... en êtes-vous?

Mme BATIFOL.

Je suis canotière... associée libre.

ADHÉMAR.

Comment! est-ce qu'il y a des femmes dans la société.

Mme BATIFOL.

Comme vous voyez... ça va assez bien... une société sans femmes, voyez-vous, mon cher, c'est un buisson sans écrevisses.

ADHÉMAR, à part.

Ah! c'te métaphore! littérature de l'empire.

Mme BATIFOL.

Tout se prépare pour votre réception... Armez-vous de courage, d'appétit et de monnaie...

ADHÉMAR, à part.

De monnaie... diable, ça sonne mal. (Haut.) Mais ces Messieurs, où sont ces Messieurs? est-ce qu'ils auraient fait naufrage?

Mme BATIFOL.

Tenez, écoutez, je crois que j'entends le bruit de leurs rames...

CHŒUR, en dehors.

Air: La brise du matin.

Laissons, au caprice des flots,
Deriver doucement notre barque légère;
Respirons, heureux matelots,
Les parfums de la terre,
Et le frais pénétrant de la terre et des eaux.

Mme BATIFOL.

Ce sont nos gais nantonniers.

(Un canot élégamment pavoisé parait au fond du théâtre, Elvire, Julia, Nathalie et les autres en descendent: elles sont vêtues en matelots parisiens chemises rouges, pantalons de toile, bas rayés, souliers à boucles, chapeau de paille.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, ELVIRE, JULIA, NATHALIE, et les autres en canotiers, puis CHAUVIN.

ELVIRE, d'abord sur le canot, faisant on porte-voix de sa main.

Oh là! eh. de la terre... marine nationale... Enfans, pare à jeter l'ancre et à carguer la grand' voile...

TOUTES.

Terre... terre!..

CHŒUR.

Air: Marin de la garde.

Enfans de la Seine,
Le flot amoureux,
Sur la vague entraine
Nos canots joyeux.

ELVIRE, seule.

Sur l'eau, sans en boire,
Dans nos gais refrains,
Nous chantons la gloire,
Nous sommes marins...

CHŒUR.

Enfans de la Seine,
Le flot amoureux,
Sur la vague entraine

Nos caoots joyeux.
Tra la la la la,
Tra la la la la,
Tra la la,
Tra la, etc.

(Elles dansent.)

ELVIRE.

Eh mais ! mille millions de sabords, c'est Mme Batifol... eh ! eh ! la petite corvette, est-ce que nous naviguerions de conserve avec ce jeune corsaire au mat de perroquet...

(Elle touche le nez d'Adhémar.)

ADHÉMAR.

Émule de Jean-Bart, vous perdez la boussole. Je suis incapable de Madame... vous voyez tout bonnement devant vous, Adhémar Beautreillis, dit le bel Adhémar...

Mme BATIFOL.

L'ami de M. Oscar.

ELVIRE.

Comment, notre candidat...

JULIA.

Touchez là, nom d'un sabord.

NATHALIE.

Une poignée de main, mille tribords.

Mme BATIFOL.

Deux poignées de main, mille babords.

ELVIRE.

Trois poignées de main, mille Sainte-Barbes.

ADHÉMAR.

Je le veux bien, mille bombardes... (Regardant de tous côtés.) Ah ça ! mais, dites-moi un peu... où est donc votre camarade, mon ami Oscar ?..

Mme BATIFOL.

Monsieur Oscar !.. vous ne savez donc pas?..

ADHÉMAR.

Non.

Mme BATIFOL.

Il s'est battu ce matin en duel, et il a reçu une balle qui lui a enlevé le bout du nez.

ADHÉMAR.

Ah ! ce pauvre garçon... de sorte que le voilà camard à présent.

Mme BATIFOL.

Tout ce qu'il y a de plus camard... ça le gêne beaucoup pour mettre ses lunettes.

ADHÉMAR.

Comment vais-je faire... lui qui devait me servir de parrain pour ma réception.

Mme BATIFOL.

Je vous servirai de marraine... ça reviendra au même... (A Elvire.) Capitaine, interrogez l'aspirant.

ELVIRE, montant sur une chaise placée sur une table.

Enfans mettez-vous sur deux lignes et portez-vous aux ailes.

(Tous les Canotiers se placent aux ailes, Mme Batifol assise près de la table, tenant un registre, Chauvin, Cadet et Toinon sa tirelire à la main, se tiennent debout près d'Elvire et de Mme Batifol.)

ADHÉMAR.

Et moi, où faut-il me porter?

ELVIRE.

Où vous êtes...

ADHÉMAR.

Alors, je me porte bien.

ELVIRE.

Aspirant, connaissez-vous les réglemens et statuts de la société.

ADHÉMAR.

Il y a des statues ! sont-elles de Dantan ?

Mme BATIFOL.

Pas de quolibets, et attention...

ELVIRE.

Greffière... Inscrivez le récipiendiaire...

Mme BATIFOL.

C'est cent sous... cinq francs.

ADHÉMAR.

Ah ! très bien ! (Il les donne.)

Mme BATIFOL.

Dans la tirelire...

(Il jette la pièce dans la tirelire de Toinon.)

ELVIRE.

Vos noms et prénoms.

ADHÉMAR.

Adhémar Beautreillis... je suis né à Carentan... et j'en ai vingt-six.

Mme BATIFOL.

Oh ! un calembourg ! c'est dix francs.

ADHÉMAR.

Comment, dix livres?..

ELVIRE.

C'est dans le réglement.

ADHÉMAR.

Alors, voilà. (Il les donne.)

Mme BATIFOL.

Dans la tirelire...

(Il jette les deux pièces dans la tirelire de Toinon.)

CADET, à Toinon.

C'est une cérémonie très touchante.

ELVIRE.

Maintenant, il faut nous prouver que vous avez eu au moins une bonne fortune.

ADHÉMAR.

J'en ai eu trente-deux.

Mme BATIFOL.

Passez à la trente-unième.

ADHÉMAR.

C'était cet hiver, au bal de la Renaissance.

Mme BATIFOL, à part.

Voilà mon chapitre...

ADHÉMAR.

Une sylphide... une galopeuse infatigable et gourmande...

Mme BATIFOL.

C'est un détail incohérent.

ADHÉMAR.

Elle avala successivement, sans ôter son masque... vingt glaces dont un beffteack.

Mme BATIFOL.

Passons, passons... vous n'avez pas de preuves...

ADHÉMAR.

J'en ai... j'en ai... d'abord, elle m'a arraché le nez....

ELVIRE.

Ça ne se peut pas...

Mme BATIFOL.

Quelle invraisemblance!

ADHÉMAR.

Pas celui-là... un nez postiche...

Mme BATIFOL.

Passons, passons...

ADHÉMAR.

Cette femme sensible répond au nom d'Elvire...

ELVIRE, à part.

L'insolent...

ADHÉMAR.

Élève de Mlle Fanny Elssler, pour la cachucha, et depuis moi... élève de l'amour...

ELVIRE.

La preuve, la preuve...

ADHÉMAR, tirant un long papier de son gilet.

Son portrait qu'elle m'a forcé d'accepter...

TOUTES.

C'est une lithographie...

ADHÉMAR.

Qu'elle a coloriée pour moi de ses propres doigts... pauvre petite blonde...

ELVIRE.

Ah! elle est blonde...

ADHÉMAR.

Blonde filasse... tenez, si elle n'était pas en Angleterre, je vous l'aurais amenée quand j'aurais dû la travestir en canotier.

ELVIRE.

Nous vous croyons... nous vous croyons... Adopté, le bel Adhémar, pour les qualités morales...

TOUTES.

Adopté.

Mme BATIFOL.

C'est encore dix francs...

ADHÉMAR.

Encore! (Il les lui donne.)

Mme BATIFOL.

Dans la tirelire...

ELVIRE.

Maintenant... aspirant, à genoux.

ADHÉMAR.

C'est génant avec des sous-pieds.

ELVIRE, descend gravement de sa chaise.

Bel Adhémar, je confirme ta nomination... (Elle lui donne un soufflet sur la joue droite.)

Mme BATIFOL.

Et moi aussi...

(Elle lui donne un soufflet sur la joue gauche.)

ADHÉMAR.

Oh! oh!..

ELVIRE.

Maintenant, le baptême du tropique.

(Chauvin avec un arrosoir, asperge Adhémar.)

ADHÉMAR.

Oh! là là... assez, assez... j'en ai assez...

Mme BATIFOL.

Ne criez pas... il n'y a plus rien à faire... c'est quinze francs, le baptême du tropique.

ADHÉMAR.

Je déclare que je n'en donne plus d'autres... (Il les donne.) Je suis tout mouillé!

Mme BATIFOL.

Vous êtes liquidé... maintenant quand vous aurez payé la matelotte, ça sera fini...

ADHÉMAR.

La matelotte, à la bonne heure; au moins, j'en mangerai...

TOUTES.

A la matelotte...

CHAUVIN.

Toinon, Cadet... le poisson, le chaudron, les oignons, les champignons... je vas vous trousser ça à la papa.

Mme BATIFOL.

Tais-toi, gargotier vulgaire, c'est moi, mes enfans qui vais faire la matelotte, et vous autres, mettez la table, le couvert, allez à la cave, montez tout le vin... chaud... chaud... prenez toutes les provisions qu'il y a dans la maison... c'est Monsieur qui paie...

ADHÉMAR, à part.

Diable, ma bourse va y passer...

TOUS.

A la matelotte!..

REPRISE DU CHŒUR PRÉCÉDENT.

Tra la la la la, etc.

(Tout le monde sort.)

ADHÉMAR, ôtant son habit.

Un habit neuf de chez Staub... cent cinquante francs... quel meurtre!.. (A CADET.) Garçon! va le faire sécher...

(Cadet l'emporte.)

SCÈNE IX.

ELVIRE, ADHÉMAR.

ELVIRE, d'un ton mystérieux, l'amenant sur le devant de la scène.

Chut!..

ADHÉMAR.

Plaît-il?

ELVIRE.

Chut!..

ADHÉMAR.

Je n'entends pas...

ELVIRE.

Répondez-moi, et taisez-vous.

ADHÉMAR.

Comment parler et se taire...

ELVIRE.

Il le faut: Votre cœur vous dit-il quelque chose?

ADHÉMAR.

Pas un mot.

ELVIRE.

Est-ce qu'il ne bat pas...

ADHÉMAR.

Pas le moins du monde...

ELVIRE.

Et cependant vous aimez...

ADHÉMAR.

La matelotte passionément...

ELVIRE.

Vous avez dit aussi que vous aimiez Elvire.

ADHÉMAR.

Je ne m'en dédis pas.

ELVIRE.

Qu'elle vous aimait...

ADHÉMAR.

C'est une passion furibonde...

ELVIRE.

Eh bien! apprenez tout... D'abord, puisqu'il faut vous l'avouer, nous sommes toutes des femmes...

ADHÉMAR.

Bah!..

ELVIRE.

Silence...

ADHÉMAR.

Comment, je les ai prises pour des matelots, et c'étaient des matelottes...

ELVIRE.

Ce n'est pas tout, Elvire est mon amie, elle est ici, et m'a chargée de vous le dire.

ADHÉMAR.

Elvire est ici... (A part.) Est-ce que j'aurais menti vrai?

ELVIRE.

Elle est ici incognito, également sous l'habit d'un canotier, elle vous pardonne la platitude de votre conduite, en faveur du motif... vous la reconnaîtrez facilement, gardez-vous de la trahir...

ADHÉMAR.

Je m'en garderai... (A part.) Ça me serait difficile...

ELVIRE.

Jouissez discrètement du plaisir de la voir.

ADHÉMAR.

Cette jouissance sera bien douce...

SCÈNE X.

LES MÊMES, Mme BATIFOL, avec un tablier de cuisine et un bonnet de coton.

Mme BATIFOL, apportant une cuillère avec de la sauce.

Voyez si c'est assez salé...

ADHÉMAR.

Hein? ah! (Il goûte avec son doigt.) Je déclare que cette matelotte mérite le prix de vertu.

Mme BATIFOL.

Alors, le feu à la matelotte, et à table.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, tous les CANOTIERS, rentrant de divers côtés.

TOUS.

A table! à table!..

ELVIRE, à Adhémar.

Mettez-vous à côté d'Elvire, sans avoir l'air de la connaître...

ADHÉMAR.

Oui! (Il regarde toutes les femmes.) Du diable si je sais laquelle...

SCÈNE XII.

LES MÊMES, puis LÉON.

LÉON, en dehors, appelant.

Oh là! eh! Jules, Ernest, Alfred... les vrais canotiers.

ELVIRE, à Mme Batifol.

Ah! mon Dieu! cette voix.

ADHÉMAR.

Quel est ce nouveau marin qui nous arrive?

LÉON, en dehors.

Où sont-ils? répondras-tu, père Chauvin, vieux loup de mer.

ELVIRE.

C'est Léon, s'il me voit avec cet Adhémar!..

Mme BATIFOL.

Laisse-moi faire.

ADHÉMAR.

Venez donc manger; ça va refroidir.

Mme BATIFOL, le prenant par le bras.

Il s'agit bien de manger, M. Léon qui nous tombe sur les bras.

ADHÉMAR.

Qui ça, M. Léon?

Mme BATIFOL.

L'amant d'Elvire.

ADHÉMAR.

Alors, je me sauve.

Mme BATIFOL.

Du tout, restez... Elvire vous aime, elle vous le prouvera, quand il en sera temps.

ADHÉMAR.

Alors, je reste, mais indiquez-moi un trou de lézard.

Mme BATIFOL.

Prenez mon tablier, mon bonnet de coton, cachez-vous derrière ce fauteuil.

(Elle le pousse, Cadet se met devant lui.)

LÉON, entrant et apercevant toutes les demoiselles en canotiers.*

Ah! les voilà ces chers amis, je croyais qu'il n'y aurait pas de partie de canot aujourd'hui, et que la pluie vous aurait fait peur. (Les reconnaissant.) Eh! mais je ne me trompe pas! ce sont toutes ces demoiselles du corps de ballet! Nathalie, Julia, Fifine, et vous aussi Elvire!

ADHÉMAR, derrière Cadet.

Je voudrais bien voir laquelle.

CADET.

Cachez-vous donc, on va vous reconnaître.

Mme BATIFOL.

Oui, M. Léon, l'on vous croyait dans une autre atmosphère.

LÉON.

J'ai changé d'idée, je suis resté à Paris.

Mme BATIFOL.

Elvire venait ici se divertir pour se consoler.

LÉON.

Entre femmes, n'est-ce pas?

Mme BATIFOL.

Mon Dieu oui... un repas de pensionnaires, c'est bien innocent, nous allions nous mettre à table... et si vous voulez accepter une place, ces dames et moi nous vous en faisons la dédicace.

LÉON.

Eh bien! j'accepte, d'autant plus que j'ai un appétit d'enfer.

ADHÉMAR, à part.

Eh bien! il va prendre ma place.

LÉON.

Ce qui serait charmant c'est que cette place fût destinée à un autre, à M. Adhémar, par exemple.

ADHÉMAR, à Cadet.

Vite, ta veste.

CADET, la lui passant.

Voilà! c'est 5 francs.

* Le costume de Léon doit être une caricature de bon goût, des lions du jour. Barbe épaisse, paletot gris-blanc, à pattes et à poches, la taille serrée, la fleur à la boutonnière, pantalon écossais, le cigarre à la bouche.

ELVIRE.

Je vous jure, Monsieur, que vous êtes l'homme le plus injuste...

LÉON.

Possible, mais si Elvire m'est fidèle, si elle ne donne pas de rendez-vous à ce drôle, c'est lui qui est un imposteur et je lui couperais avec plaisir les deux oreilles.

ADHÉMAR, à Cadet.

Je suis sans armes, prête-moi ton tire-bouchon.

CADET.

C'est huit sous. (Il va au fond.)

LÉON, apercevant Adhémar.

Garçon, sers-nous vite.

ADHÉMAR, à part.

Il faut que je sois son domestique.

CHAUVIN, entrant et frappant sur l'épaule d'Adhémar.

Dépêche-toi donc, imbécille de Cadet! (Le reconnaissant.) Ah! pardon, M. Adhémar!

CHOEUR.

AIR :

LES FEMMES, CHAUVIN, TOINON, CADET.

Ah! quelle fâcheuse aventure!
Comment prévenir le danger?
Quand notre vengeance était sûre,
Un seul mot vient tout déranger.

ADHÉMAR, à part.

Ah! quelle fâcheuse aventure!
Payer sans boire ni manger,
Et, sans avoir commis d'injure,
Se faire aujourd'hui corriger.

LÉON, à part.

J'étais dupe en cette aventure,
Mais notre rôle va changer,
Et si de lui me vient l'injure
Sur lui je saurai la venger.

(Pendant ce choeur, Cadet pose une chandelle sur la table et ferme les portes.)

LÉON.

Eh bien! tout le monde se trouble! pourquoi donc cela? ne laissons pas refroidir la matelotte. Permettez-moi, Mesdames, de vous offrir la main...

Mme BATIFOL.

M. Léon, je vous prouverai qu'Elvire est l'innocence en personne.

LÉON, sèchement.

C'est bon, Mme Batifol.

(Il reconduit toutes les dames.)

Mme BATIFOL, à Adhémar.

Et vous, jeune victime de vos passions fougueuses, attendez Elvire, je ne vous dis que ça.

ADHÉMAR.

C'est bon... (Indiquant Léon.) Il a l'air de prendre la chose assez bien. Maintenant je puis remettre mon habit et aller partager le festin.

(Il va pour sortir, Léon le prend par la main, et le ramène sur le devant de la scène. Adhémar est en pantalon blanc, il a la veste blanche et le bonnet de coton.)

SCÈNE XIII.

LÉON, ADHÉMAR.

(Pendant toute cette scène, Léon est de la plus grande politesse.)

LÉON.

Pardon, je désirerais avoir avec vous un moment d'entretien.

ADHÉMAR.

J'ai une conversation bien monotone.

LÉON.

Je vous trouve ici, Monsieur, sous un singulier costume.

ADHÉMAR.

Oui, à la campagne, en partie fine, on fait ses farces.

LÉON.

Du reste, je suis enchanté de faire votre connaissance.

ADHÉMAR, très poliment.

Vous êtes fort honnête, mais il est bien tard, je suis un peu fatigué, j'aimerais assez à m'aller coucher... et vous?

LÉON, très gracieusement.

Écontez-moi, je vous ai trouvé ici avec mademoiselle Elvire...

ADHÉMAR, du même ton.

C'est possible, mais je ne la connais pas.

LÉON.

Cependant vous avez fait courir le bruit que vous l'aviez rencontrée cet hiver au bal...

ADHÉMAR.

Masqué.

LÉON.

Vous vous êtes vanté d'avoir obtenu d'elle une grande faveur... son portrait.

ADHÉMAR.

Oh! j'ai dit ça comme j'aurais dit autre chose.

LÉON.

Vous l'avez montré.

ADHÉMAR.

S'il faut dire la vérité, je l'avais acquis, pour dix sous, chez Aubert, avec la collection des Robert-Macaire, c'est très à la mode.

LÉON.

De deux choses l'une, ou vous êtes mon heureux rival auprès de Mlle Elvire, ou vous êtes un effronté menteur.

ADHÉMAR.

Monsieur!

LÉON, très poliment.

Pardon, est-ce que j'ai dit quelque chose qui vous serait désagréable?

ADHÉMAR.

Vous êtes trop poli pour ça.

LÉON.

Si Elvire vous préfère, ce qui ne serait pas de sa part une preuve de goût... pardon... n'en parlons plus... je vous la cède.

ADHÉMAR, lui tendant la main.

Alors, sans rancune, et bien le bonsoir.

LÉON.

Attendez donc... si au contraire (Avec beaucoup de douceur.) vous en avez menti?... pardon... j'aurai une petite question à vous adresser,.., aimez-vous le pistolet?

ADHÉMAR.

J'ai très peu de goût pour cette arme à feu.

LÉON.

Vous préférez peut-être l'épée?

ADHÉMAR.

J'ai moins de goût encore pour cette arme blanche.

LÉON.

Qu'aimez-vous donc?

ADHÉMAR.

J'aime beaucoup les matelottes, et puis avec ça j'ai une envie de dormir... je me couche ordinairement de très bonne heure.

LÉON.

Je serais désolé de déranger vos habitudes, je prendrai votre heure, et si vous voulez mettre votre montre sur la mienne. (Il tire sa montre.)

ADHÉMAR.

S'il ne faut que cela pour vous faire plaisir...

(Il pose sa montre sur celle de Léon.)

LÉON.

Qu'est-ce que vous faites donc?

ADHÉMAR, riant.

Ah! je comprends.

LÉON.

A demain donc, ou la preuve de mon malheur et de votre bonne fortune, ou une balle... ou au premier sang.

ADHÉMAR.

De piquet? j'accepterais plus volontiers.

LÉON.

Ah! Monsieur plaisante, j'aime assez le sang-froid dans de pareilles occasions... à six heures, n'est-ce pas? et vous choisissez définitivement?

ADHÉMAR.

Je ne choisis rien du tout.

LÉON, revenant sur ses pas.

Ah! Monsieur, vous voudriez donc me forcer... (Montrant sa canne.) Voici un fort joli jonc que j'ai acheté chez Verdier.

ADHÉMAR.

Ah! ah! vous prenez vos cannes chez Verdier? moi, je les prends chez Thomassin.

LÉON.

A six heures, Monsieur... Ne vous dérangez donc pas.

ADHÉMAR.

Permettez-moi de vous reconduire.

LÉON.

Je ne le souffrirai pas; ces dames sont à table, et je ne veux pas les faire attendre plus longtemps.

ADHÉMAR.

C'est ça... ne les laissons pas attendre. (Il suit Léon qui lui ferme la porte au nez.) Ah!

LÉON, rouvrant la porte.

Pardon!

(Il le salue et referme la porte.)

SCÈNE XIV.

ADHÉMAR, seul.

Eh bien! il me ferme la porte au nez, il paraît que je ne souperai pas, j'aime autant ça, du reste, et je préférerais m'en aller... je voudrais être sur le chemin de fer d'Orléans... s'il était fait... mais il n'est pas fait... Où diable aussi vais-je m'aviser de me vanter d'une Elvire que je crois en Albion et qui se trouve au moulin de Javelle... c'est que ce malhonnête de jeune homme, très poli, tient absolument à ce que je lui en fournisse une, Elvire... sans ça il est bien décidé à me massacrer... Eh bien! rusons... le temps se couvre, il se fait tard, ils coucheront tous ici... eh bien! éteignons la chandelle et feignons de nous livrer aux douceurs du repos... c'est cela, et tandis que tout sommeillera, je m'échappe sur la pointe de mes brodequins, je gagne le port Saint-Nicolas, où fut la tour de Nesle, et je m'embarque sur le bateau à vapeur de Saint-Cloud jusqu'aux États-Unis... (Il se jette dans le grand fauteuil, à gauche, et éteint la chandelle.) Peut-être il me guette, ce lion féroce... si je ronflais... ça le mettrait complétement dedans. (Il ronfle.) O Elvire! beauté qui me causes si peu d'agrément! es-tu, ou n'es-tu pas ma sylphide de la Renaissance? Tiens, tiens, mais, tout en feignant de dormir, il me semble que mes yeux clignottent, que je bois de la tisane de pavots... oui, je m'en vas... je perds connaissance.

Air de Galop. (PARL. ET JEAN.)

Le plus doux songe
Ici me plonge,
Dans le bazar,
Du sieur Muzard.
De la musique,
Effet magique,
J'entends le son
Du cornet à piston.

(L'orchestre continue en sourdine.)

SCÈNE XV.

ADHÉMAR, Mme BATIFOL.

(La fenêtre s'ouvre, et Mme Batifol, en costume de sylphide, avec des ailes, paraît en attitude (Air de la Croisée). Elle descend et parcourt la scène, comme Mlle Taglioni, dans le ballet. Musique. Elle s'arrête, dans la pose la plus gracieuse, sur une ritournelle de flûte.)

Ce grand dadais dort comme une marmotte... Attends, drôle, nous t'apprendrons à brouiller les demoiselles de l'opéra avec leurs amans, et à ne pas conduire les sylphides à l'état civil... Soyons adroite, souple et légère... ô Taglioni, je t'évoque!

Air de Mme Favart.

Toi, qui, de Londres en Russie,
Voltiges si légèrement,
Et r'viens mêm' dans notre patrie,
Pour avoir beaucoup d'agrément,
Enfin, toi, la fée aux miracles,
Dont le coud'-pied est un trésor,
Comme aux directeurs de spectacles,
Ah! prête-moi tes ailes d'or.

(Musique de ballet. Elle voltige et va se poser derrière le fauteuil où dort Adhémar.)

Réveillons-le avec mes lèvres de rose.

(Elle lui donne un baiser sur le front.)

ADHÉMAR, se frappant le front, comme pour tuer une mouche.

Les mouches sont insupportables dans cette saison.

Mme BATIFOL.

Il me prend pour une mouche.

(Elle prend une paille et la lui passe sur les lèvres.)

ADHÉMAR, faisant la grimace.

Je crois que c'est une guêpe. (Elle lui frappe sur l'épaule.) Qu'est-ce qui frappe?

(Il regarde du côté où on l'a frappé; Mme Batifol passe de l'autre et fait le même jeu. Musique. Elle fait le tour du théâtre; Adhémar la suit; elle s'arrête; il dérobe un baiser; elle s'échappe. Ils tournent autour du grand fauteuil; Mme Batifol monte dessus et s'y tient en attitude.)

ADHÉMAR, la soutenant par la taille.

Ah! je te tiens. Ma sylphide-Musard, est-ce une illusion? une ombre?

Mme BATIFOL, sautant à bas du fauteuil et lui marchant sur le pied.

Non, je ne suis point une ombre légère.

ADHÉMAR.

Ah! l'orteil!

Mme BATIFOL.

Ne faites pas attention.

ADHÉMAR.

Aimable sylphide... qu'est-ce qui vous amène ici, dans cet équipage galant?

Mme BATIFOL.

Est-ce que ça ne te fait pas plaisir?

ADHÉMAR.

C'est que dans ce moment-ci... je m'en vas vous dire... j'ai une affaire qui m'appelle aux États-Unis, et je pars demain matin.

Mme BATIFOL.

Tu ne partiras pas et tu ne te battras pas!

ADHÉMAR.

Comment.... vous savez donc?

Mme BATIFOL.

Les sylphides savent tout... oui, ton Elvire, ta blonde, ton Andalouse, vient te sauver la vie; elle se livre à toi, elle est devant tes yeux.

ADHÉMAR.

Devant mes yeux?

Mme BATIFOL.

C'est elle qui t'a, tout à l'heure, donné un baiser; que tu as prise pour une mouche, et qui en a les ailes pour voler auprès de toi.

ADHÉMAR.

Ah! bien, bon, bon, bon, je t'avoue que je te rends graces, et ce monsieur avec son épée et ses pistolets!.. Encore bon, bon, bon, s'il croit que j'attendrai que six heures sonnent... je vas réveiller tout le monde... tant pis s'ils ne dorment pas!

(Il sonne la cloche à tour de bras. Mme Batifol met son masque.)

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, LÉON, ELVIRE, NATHALIE, JULIA, les autres DEMOISELLES, CHAUVIN, CADET, TOINON, portant des lumières.

CHŒUR GÉNÉRAL.

AIR: A table. (PRÉ AUX CLERCS.)

Ah! quel tapage épouvantable!
Le feu prend-il à la maison?
La nuit, dans un lieu respectable,
Fit on un pareil carillon!

ADHÉMAR.

Désolé, Monsieur, de vous avoir dérangé; désolé, Mesdames, de vous avoir réveillées; mais je vous le devais, je me le devais à moi-même. M. Léon doutait de mes relations avec l'aimable Elvire; la voici, vous la surprenez en tête-à-tête avec moi... Allons, mon Elvire, levez le masque.

Mme BATIFOL.

Oui, je le lève, pour te confondre, vilain polichinelle! (Elle ôte son masque.)

TOUS.

Mme Batifol!

ADHÉMAR, stupéfait.

La Batifol!..

Mme BATIFOL.

Oui, menteur d'Adhémar, oui, jaloux de Léon, qui s'est permis de soupçonner l'innocence.

ADHÉMAR.

Un moment... un moment... mais qui me prouvera que vous êtes la femme de la Renaissance?

Mme BATIFOL, lui montrant un faux nez avec des moustaches.

Ce meuble dont je t'ai privé.

ADHÉMAR.

Mon nez! je le reconnais... néanmoins...

LÉON.

Monsieur, je suis toujours à vos ordres.

ADHÉMAR.

Du tout... je déclare que l'honneur est satisfait.

ELVIRE.

Léon, je vous pardonne.

CHAUVIN.

M. Adhémar, voilà la carte.

Mme BATIFOL.

Vous allez payer la matelotte, et nous allons la danser.

CHŒUR.

Air de la Tarentelle. (ne erre.)

Allons gaiment;
Il faut, en ce moment,
Se placer,
Pour danser
La joyeuse mat'lotte.
Du canotier, le plaisir est l' pilote.
Amis, dans ces ébats,
Qu'il anime nos pas.

Contredanse.— Galop.— Tableau. — Les figures de cette danse de caractère ont été réglées par M. Barrez, de l'Académie royale de musique.

FIN.

Imprimerie de Mme De Lacombe, rue d'Enghien, 12.